

Pauvres maris

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 52

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191350>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Du sang impétueux la course se modère;
 Il coule lentement dans ses nombreux canaux;
 Le pouls précipité qui distendait l'artère.
 Vient frapper doucement la paroi des vaisseaux.
 Le poumon délivré du poison délétère
 Qui gênait la respiration,
 Aspire à larges traits l'air pur de l'atmosphère
 Et reprend gaiment sa fonction.

L'estomac en fureur s'agite dans le vide;
 Il réclame à grands cris quelque réconfortant.
 De drogues saturé, mais d'aliments avide,
 Il se révolte mécontent.

A l'office aussitôt la broche est préparée;
 Un gras et tendre chapon,
 A l'air appétissant, à la croûte dorée,
 Vient tenter l'appétit du pauvre moribond.

Un vieux vin bourguignon pétillant dans son
 Du malade affaibli, retrempe la vigueur. [verre,
 Son pied devient plus sûr, sa tête plus légère,
 Au pénétrant parfum de la chaude liqueur.

Tout renaît dans ce corps qu'abandonnait la vie,
 Et que l'espoir avait quitté;
 Il rentre en possession de sa santé ravie,
 Quelle ineffable volupté!

Il jouit du présent; le passé le rassure;
 Les amis sont plus chers, et le monde est plus
 L'avenir lui sourit, et toute la nature [beau;
 Célèbre et chante un renouveau.

La brise, dans les bois, le ruisseau sous l'ombrage,
 Et l'oiseau qui redit le chant de ses amours,
 Semblent tous annoncer dans un riant langage
 Qu'il n'est pour lui que d'heureux jours!

O grippe, don du ciel, adorable torture,
 Reviens, reviens souvent;
 Je suis prêt à souffrir bronchite et courbature,
 Pour avoir le bonheur d'être convalescent!

À la veillée.

Tel est le titre du nouveau volume de M. Alf. Ceresole, qui vient de paraître chez M. Payot, éditeur, à Lausanne. Elles sont bien nombreuses les publications nouvelles à ce moment de l'année, témoin tous les comptes-rendus qui en ont été donnés dans nos journaux depuis une quinzaine. N'ayant pas eu le temps de parcourir ces divers ouvrages, nous ne les jugerons pas, mais nous ne croyons pas nous tromper en disant que celui qui nous occupe peut être mis au nombre de ceux qui auront le plus de succès.

M. Ceresole connaît son époque; il sait que les jours et les heures sont de plus en plus absorbés par les nécessités matérielles de la vie, par l'entraînement des affaires et les préoccupations de toute espèce; il sait que nous vivons dans un siècle où la grande masse ne peut consacrer que peu de temps aux œuvres littéraires: on lit vite aujourd'hui. La lecture des longs romans, des volumineux traités d'histoire ou de science reste le plus souvent inachevée; la tranche, encore vierge, de ces volumes brochés, entassés sur nos tables, le dit assez.

Il n'en sera pas ainsi du livre de M. Ceresole, recueil de contes charmants, de tableaux de mœurs pris sur le fait, respirant tous l'amour du

pays, l'admiration de notre belle nature et une connaissance parfaite de notre vie vaudoise. On lit un de ces récits aujourd'hui, on en lira deux demain, et on y reviendra souvent, tant c'est à la fois simple, piquant et vrai.

Voilà un volume à laisser sur sa cheminée et qu'on retrouvera toujours avec plaisir en mettant les pieds sur les chenets. A cette époque de l'année, c'est mieux encore; c'est un livre à donner, sans qu'il soit besoin de se demander s'il sera bien accueilli.

Nous nous plaisons à détacher quelques pages du chapitre consacré à ces pères de famille qui, pendant une partie de la belle saison, restent seuls en ville, retenus par leurs affaires, tandis que madame et les moutards prennent leurs ébats à la montagne. Ce chapitre est intitulé:

PAUVRES MARIS

Au printemps dernier, leurs maisons étaient gaies et remplies. C'étaient de vrais nids d'oiseaux, pleins de chants, de rires et de joyeuses caresses. Un beau, — que dis-je! un triste matin de juillet, ils ont vu leurs demeures s'agiter et se vider du haut en bas. Les vestibules se sont encombrés de malles, de porte-manteaux, de colis de toutes formes. Madame, en revêtant sa robe neuve d'indienne bleue, son joli chapeau de campagne, a pris des airs d'indépendance et de conquête; les enfants, plus tapageurs que jamais, se sont armés de bâtons, de parapluies, de boîtes de botanique; la bonne a mis ses souliers du dimanche. Puis la porte s'est ouverte à deux battants; un grand bruit, comme une dégringolade s'est fait entendre dans l'escalier; la bande a pris son vol du côté de l'embarcadère; le bateau a sifflé; l'onde a bouillonné; puis... adieu petit père! Adieu maison! adieu soucis, cité fumuse! et... le pauvre mari, resté seul sur le rivage, — comme l'homme au grand regard triste qui se trouve au premier plan des *Illusions perdues*, de Gleyre, — a vu, pour toute consolation, de petits mouchoirs blancs s'agiter dans le lointain. Et puis, c'est tout!... Nid vide! Foyer désert!... Adieu!

Morne et rêveur, l'époux délaissé est rentré chez lui: il a trouvé son appartement en culbute; il s'est heurté dans le vestibule sombre contre les rhumatismes d'une vieille servante allemande, qui s'est mise à grogner en traînant ses babouches. Il lui a donné des ordres incohérents. En passant dans les chambres vides, où les tiroirs des armoires et des commodes étaient grands ouverts, il a écouté l'affreux silence de l'abandon; puis, après un gros soupir, il est sorti. Humble, résigné, la tête penchée, il a pris le chemin des affaires et du bureau.

Voilà, chers lecteurs, ce qui est arrivé, ce qui arrive chaque année en juillet au pied de nos Alpes et du Jura.

Après le premier étonnement produit par la nouveauté de la situation, les jours qui ont suivi se sont passés, il est vrai, d'une manière relativement calme et satisfaisante.

Il y a toujours quelque charme dans les premières impressions d'un changement. Il y a de la douceur à se sentir plus libre, plus maître de soi, de ses rentrées, de ses sorties, de l'ensemble de ses actes. Il y a moins de bruit au logis, et surtout on constate une absence totale de contradictions.

Monsieur se trouve d'abord étonnamment soumis et brave. Il s'imagine naïvement pouvoir tenir seul bien longtemps. Détrompez-vous! Ne vous y fiez pas! Vous ne savez pas, mesdames, ce qui se cache de tendresse dans le cœur de l'homme, de profondeur d'affection et d'attachement tenace dans l'âme de vos maris, de poésie enfantine dans le cœur d'un père de famille.

Aussi, qu'arrive-t-il? A la longue, quand l'absence se fait interminable, quand la solitude se prolonge, que les jours succèdent aux jours dans une assommante et fade monotonie, à force de retrouver toujours son foyer désert, d'y errer le soir comme une âme en peine, de manger seul, de vivre seul, de se coucher seul, il s'opère bientôt, chez ces pauvres veufs, de curieuses transformations de caractère aboutissant à des états moraux très variés et très significatifs.

Tous, en effet, n'ont pas la même manière de traverser la crise et d'accepter le sort qui leur est fait.

Voici d'abord le veuf mélancolique. C'est la première variété de l'espèce, la plus commune. Il vit seul avec son ennui. Il le subit, il ne l'accepte pas. Il pâlit. Il maigrit. Son regard n'a plus de sourires. Il parle peu et devient horriblement distrait. Il est abattu et broie son noir. Il trouve absurde qu'on se marie pour se séparer et qu'on ait des enfants pour ne point en jouir. Il se sent cloué au sol par ses fonctions de notaire, de banquier, d'avocat ou d'apothicaire, que sais-je? par un bureau ou par un magasin, par des clients qui viennent, ne viennent pas ou pourraient venir, par un patron rigide qui ne comprend pas la montagne et répète à satiété que, de son temps (qui était le bon temps, cela va sans dire) on ne connaissait pas les villégiatures et qu'on ne s'en portait pas plus mal!...

Pauvre veuf! il chantait volontiers à son lever. Aujourd'hui plus une gamme! plus une romance! Les chants sont morts! La voisine d'en haut le déplore. Monsieur sifflait si gaiment, chantait si bien. Maintenant il ne se sert de sa voix que pour l'usage strict et nécessaire. Sa domestique trouve à part soi que « monsieur est bien changé. et, sauf respect, bien ennuyeux!... Pas un bout de causette! » Monsieur n'y songe pas. Il lit en déjeunant, il lit en dînant; il lit en soupant; il lit dans son lit!

Le soir venu, on le voit s'enfoncer dans un fauteuil, regarder l'horizon immense, prendre un cigare, rêver, songer, bailler,

soupirer, puis saisir une plume, écrire, écrire encore, courir à la poste, sans prendre garde à personne, et enfin s'attarder solitaire sur un banc de promenade à écouter les accords plaintifs d'un orchestre allemand.

Ce veuf là se couchera très tard ou très tôt, n'ayant qu'une pensée : oublier sa peine ; qu'un refrain : « Oh ! que je m'ennuie ! » Ne soyez pas surpris, si vous voyez des vœux de cette espèce, tout à coup enfourcher une idée, prendre un train, un bateau, courir où leur cœur les appelle, s'absenter, ne fût-ce que quelques heures, pour revenir prendre, avec leur chaîne, leur mélancolie et le chemin du bureau.

La seconde variété de l'espèce est absolument opposée quant à son caractère. C'est celle du *veuf enchanté* ; loin de se plaindre, il prend gaiment les choses, ce qui pourrait ne pas faire précisément l'éloge de madame, ni du ménage. Il voit dans sa solitude une source de liberté pleine de charmes. Plus de gronderies à la maison ! plus d'observations sur ces rentrées tardives ! plus de tapage énervant ! Monsieur arrange gaiment sa vie, tient à se soigner et sait le faire. « Vivent les petits soupers ! » se dit-il, et pour les diners, « vivent les menus variés du restaurant ! » Aux amis, on donne le soir de joyeux rendez-vous, et les entretiens se prolongent aussi longtemps que le veut le plaisir... Quant à la correspondance, elle est maigre, très maigre : de temps en temps une pauvre carte pour demander où on a mis tel objet qui fait défaut, ou bien, pour les cas pressants, un télégramme ; et puis c'est tout !...

Madame ! Madame ! croyez-moi, vous feriez bien de hâter le retour. Monsieur se déroute !

Entre ces deux variétés si opposées se trouve un entre-deux. C'est le *veuf parasite* ou *pique-assiette*. Il a horreur de la solitude et craint les dépenses de café. On le distingue à son humeur très variable, à l'art surtout avec lequel il sait provoquer et amener une invitation à dîner, au gai sans-façon qui lui permet de tomber au milieu du souper d'un ami ou d'une connaissance. Il estime que le procédé est absolument favorable à son budget, et qu'il y a je ne sais quelle douceur économique à se faire dorioter de maison en maison, et que les plats de ses voisins sont décidément bien meilleurs que ceux qu'on lui sert chez lui.

A ces trois types, il en faudrait ajouter bien d'autres encore ; ainsi le *veuf indépendant et pratique*, qui préfère être seul et absolument libre plutôt que d'avoir une domestique bête ou curieuse sous son toit, dont la présence seule l'agace. Il tient à préparer lui-même son chocolat, son thé, à faire lui-même son lit. Vous le verrez de très bonne heure à sa fenêtre, le matin, en manche de chemise, cirer et brosser ses souliers. Il se dit qu'un ancien grenadier, qui a passé son école militaire et « tenu la frontière, » doit savoir se tirer d'affaire

tout seul. Sa devise est : « Surtout ne m'ennuyez pas ! »

Mais arrive le samedi. C'est un grand jour ! Soyez sûr que, dans la soirée, les gares, les bateaux, les sentiers de montagne se rempliront de ces pauvres veufs courant à longues enjambées visiter leurs familles. Vous les reconnaîtrez inévitablement tout d'abord à leur distraction, puis à je ne sais quoi de frais, de rasé, de pimpant, de singulièrement guilleret dans leur allure et leur tenue.

Tenez ! suivons un peu celui-ci. Il est de la première variété. Plus de mélancolie ! il n'a qu'une idée fixe : arriver vite. Aussi, vivent les sentiers de traverse ! Le voyez-vous, le chapeau à la main, enjamber ruisseaux et cailloux ? Il se voit déjà fêté, dorioté, bien accueilli ! Il hume à l'avance l'air pur des bois. Il jouit déjà du doux repos du lendemain.

Tout à coup, il entend une *huchée* (*youhou* !) c'est la voix sans doute du fils aîné qui arrive le premier en avant-garde. Puis voici un second appel, puis un troisième. Oh ! ils descendent tous, femme et enfants. Aussi les réponses ne se font pas attendre. Les échos d'alentour les répètent. Les cris de joie se rapprochent.

— Ce sont eux ! se dit-il. C'est elle !

— Oui, c'est lui, s'écrie de son côté la joyeuse bande des moutards.

Au contour du sentier les enfants débouchent en courant, les jambes en folie et les cheveux au vent. Quelle gracieuse avalanche ! C'est à qui donnera au petit père si bien venu le premier baiser !

Enfin les voilà tous ensemble ! quelle joie ! En un instant le pauvre veuf a toute sa famille pendue à son cou. Quelle chère grappe ! Quel étrangement ! Et la mère qui regarde, attendrie, aura pour elle le meilleur des baisers.

D'autrefois, l'arrivée est inattendue. Elle aura lieu par surprise. Que de cris alors !

Ou bien encore on se cachera derrière un rocher, près du sentier où le « petit père » doit passer !

« Le voici, hurra ! » tel est le cri de toute la nichée, et un franc éclat de rire sort de l'ombre des broussailles.

Quelle allégresse alors ! Que de choses à se dire sur les événements de la semaine écoulée. Comme on arrive heureux près de la table rustique, où une bouteille de vin frais, joyeusement préparée par petite mère, calmera bientôt la soif du pauvre veuf si lestement consolé.

Mais, hélas ! les jours heureux sont toujours les plus courts.

Le dimanche soir arrive ; il faut redescendre déjà, reprendre seul les mêmes sentiers et les mêmes contours : Le vigoureux grimpeur de l'autre soir n'est plus le même. Il descend mollement. Il redevient le pauvre veuf, rentrant seul chez lui pour reprendre sa chaîne jusqu'au septième jour si impatiemment attendu.

Ah ! vivent les dimanches ! n'est-il pas vrai, maris abandonnés, soldats modestes du devoir.

Lo nid d'agace.

Quand lè grossés noyirès ao bin lè publico sont défolhi on vâi prâo soveint pè lo fin coutset on eimbottâ dè brantsés coumeint alliettâiès lè z'enès avoué lè z'autrès. C'est dâi nid d'agacès.

Dou daderidou que s'étiot associyi po maquignenâ dâi vilhiès rossès, s'ein allâvont on dzo à la faire, et portâvont on satset pliein dè pices dè cinq francs, et coumeint y'a tant dè larro pè lo mondo et qu'on coup dè teimps est vito fé, l'étiot gaillâ ein cousin dè roudâ su la faire avoué lo satset, et ruminâvont à cein que porrion fère po ne pas sè fère robâ. Adon, coumeint passâvont dein on bou, ion dè stâo maquignons que vâi on nid d'agacès ao coutset de 'na grantâ sapalla, fâ à l'autro :

— Sâ-tou quiet ?

— Et quiet ?

— S'on mettâi lo satset dein cé nid d'agace ! n'ia pas mé dè cinq menutès du ce à la faire ai tsévau, et s'on trâovè on héga, ne sein bintout quie.

— T'as ma fâi réson, repond l'autro, no faut fère dinsé.

Adon ion dè leu s'attatsè lo satset ein bandoulière et grimpè amont lo sapin tantqu'è vai lo nid, qu'étaï vuido ; lài pousè la renaille, revint avau vai son compagnon, et traçont po la faire ein sè peinséint que n'aviont rein à risquâ.

Mâ n'aviont pas apèçu on gaillâ qu'étaï étaï derrâi on bosson dè grassî et que ve lo manédzo dâi dou lulu. Assebin, quand furont lavi, cé gaillâ, que n'avâi pas onna concheince de première qualité, sè peinsâ que y'avâi quie on bon coup à fère, et coumeint l'étaï ein mémo teimps què larro on tsancro dè farceu, ye va ramassâ, à respect, dâo bumeint dè vatse su lo tsemin, lo met dein on bocon dè papâi, et grimpè coumeint on étiâru tant qu'âo coutset dè la sapalla, vai lo nid, iò déguenautsè lo satset et met à la pliace lè z'épenatsès dè vatse, après quiet, coumeint bin vo peinsâ, s'ein va avoué lo magot.

On momeint après, lè maquignons revignont queri lâo z'ardzeint. Cé qu'avâi met lo satset dein lo nid, regrimpe amont ; mâ quand vâi cein qu'on lâi avâi met à la pliace dâo satset, sè met de 'na coléra dè la metsance, dégualliè lo nid ein vollieint redècheindrè, fâ trossâ onna brantse, et ribliè avau asse râi què bâlla, mâ sein sè fère dè mau. L'autro, qu'apreind cein qu'ein est, sè met à djurâ, à teimpétâ et à sè désolâ tot dè bon, tandi que son compagnon, ne desâi rein et avâi l'air dè ruminâ oquie.

— Mâ on derâi que cein ne tè fâ